

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

V. AUBIN, R. d'acteur,
W. H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES.

No. 2, Rue Grant, St. Roch.
No. 7, Ruedes Prairies, St. Rich.

CONDIT.ONS.

Ce Journal se publie au No. 2, Rue Grant, St. Roch. deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a 4 et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shillings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shillings par année. On n'enverra pas le journal à la campagne pour moins de six mois.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez Mr. E. GISSARD, marché de la Haute Ville, et chez Mr. ANT. MATZ Basse-Ville.

AGENTS.

Montréal. — Chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois-Rivières. — Chez M. OLIVIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désireraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

e n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Jol. 3.

Quebec, 15 Fevrier, 1841.

No. 22.

MELANGES.

LE LABOUEUR.

(FABLE.)

D'un terrain rocailleux maudissant la culture,
Guillot laisse ses bœufs errer à l'aventure,
Brise et rejette au loin l'impuissant aiguillon,
S'assied, désespéré, sur un triste sillon,
Et dit : " Je ne veux plus, sur un sol infertile,
Supporter les sueurs d'un labeur inutile ;
Dans ces champs de cailloux, de rochers hérissés,
Vingt bœufs, avant le soir, tomberaient harassés ;
Puis, les oiseaux du ciel, avant qu'ils soient en herbe,
Dévoreraient les grains par ma main dispersés.
Et plus tard, la tempête et les vents courroucés
Ne me laisseront pas récolter une gerbe."
Aussitôt un passant qui l'avait entendu

Vient lui rendre en ces mots l'espoir qu'il a perdu ?
 Tu t'imposas, sans doute, une pénible tâche ;
 Eh bien, jusqu'à la fin poursuis-la sans relâche ;
 Arrache chaque jour avec acharnement
 Les ronces, les cailloux qui causent ton tourment,
 Et tu verras, malgré les oiseaux et l'orage,
 D'abondantes moissons te payer ton courage...."

Vous qui de l'avenir creusez les vastes champs
 Et semez du progrès la semence céleste,
 Si plus d'un épi meurt sous le pied des méchants,
 De l'incrédulité si le souffle est funeste,
 Sachez d'un dur labeur vaincre les longs ennuis ;
 Par la persévérance enfantez des prodiges ;
 De grandes vérités mûriront sur leurs tiges,
 Dont les peuples, un jour, recueilleront les fruits...."

MŒURS GARDE-NATIONALESQUES.

LE TAMBOUR.

Ma parole d'honneur, si je n'étais Alexandre-le-Grand.... Non, je me trompe ; — si je n'étais journaliste, je voudrais être tambour de la garde nationale de Paris !

Si Figaro avait existé de nos jours, bien certainement il aurait laissé la savonnette et rasoirs pour prendre les baguettes du tambour-citoyen. Toujours joyeux, sans souci, instruit le premier de toutes les nouvelles de la mairie et du bataillon, courant par ci, courant par là, enlevant les barricades, emportant d'assaut le cœur des marchandes d'oranges, courtisant les belles comme un français, flânant comme un Napolitain, fumant comme un Espagnol et se grisant comme un Allemand, tel est le portrait fidèle du tapin qui conduit chaque jour la garde nationale à la gloire et à la patrouille.

Ajoutez à cela que le tambour est parfaitement libre, car pourvu qu'il obéisse à son colonel, à son capitaine, à son sergent-major, à son tambour-maître et à chaque garde national qui se trouve au corps-de-garde, mon gaillard peut faire absolument tout ce qu'il veut, — si sa femme le lui permet.

Le tambour de la garde nationale est un être amphibie qui tient à la fois du civil et du militaire : — il tient du civil par son uniforme peu martial, par ses relations avec la mairie et par ses goûts matrimoniaux ; — il tient du militaire par ses moustaches obligées, par son bonnet de police permanent et par sa haute-paie régulière. Ajoutez à cela que presque tous les tambours de la garde nationale ont commencé leur existence tambourinière dans les rangs de l'armée garance, et ont crevé des peaux d'âne et brisé des oreilles pendant huit années consécutives, aux appointemens de deux sous par jour.

Grâce à sa position d'ancien militaire, le tambour de la garde nationale est de droit le narrateur ; le conteur obligé qui charme les loisirs de toutes les soirées du service ; Marco St-Hilaire du corps-de-garde, il possède une foule de souvenirs du temps de l'Empire. Il se permet de narrer la bataille de la Moskova de manière à faire desser les bonnets de police sur la tête des auditeurs. Ces souvenirs de gloire et pas mal de verres de hischhof énivrent très souvent plusieurs personnes de l'assemblée, y compris même des caporaux.

Il est fâcheux seulement que l'habitude de larder les Russes et les Prussiens ait fait contracter au narrateur guerrier l'habitude beaucoup plus déplorable et beaucoup moins patriotique de sabrer la langue française. Le tambour aime beaucoup à lier entre eux sous les mots par des Z ou des T ; il oublie qu'on ne doit se permettre ces choses-là que lorsque l'on est portier ou maréchal de France présidant le conseil.

Quand le tambour n'est pas de garde, ce qui lui arrive au moins tous les huit ours, il se rend en petite tenue dans la cour de la mairie de son arrondissement, pour répondre aux appels, réappels et contreappels, qui se font six à sept fois par jour pour l'organe plus ou moins flatteur du tambour-major.

La partie la plus active des fonctions militaires-civiles du tambour consiste dans la remise à domicile de tous les billets de garde adressés par le sergent-major à ses chers camarades. Grâce à cet emploi de facteur en bonnet de police, le tambour est non seulement au courant de tous les logemens des soldats de la compagnie, mais encore il connaît toutes les portières, qui connaissent tous les secrets de la maison, et de la sorte il connaît les secrets de toute la compagnie.

Personne mieux que ce Mercure en uniforme ne pourrait vous dire pourquoi le sergent-major a soin d'envoyer coucher au corps-de-garde, beaucoup plus souvent qu'à son tour, tel voltigeur dont la femme est aussi coquette que jolie, et le tambour n'apporte jamais ce billet sans se dire : "Infortuné voltigeur !"

Grâce à son emploi de distributeur, le tambour n'oublie nullement de profiter des bénéfices attachés de temps immémorial au corps des fonctionnaires subalternes de la poste aux lettres, et lors du 31 décembre le facteur à bonnet de police vous offre une soulé de vœux pour votre bonheur, tout comme le facteur au chapeau ciré. La seule différence consiste en ce que le chapeau ciré vous soule toutes sortes de prospérités en vous présentant un almanach de deux liards, tandis que le bonnet de police vous prodigue ces mêmes vœux de prospérité avec une lettre lithographiée ornée d'une vignette coloriée représentant un cœur enflammé sur deux baguettes en sautoir ! Ordinairement on donne trente sous sur le cœur et quinze sous pour chaque baguette. Total, trois francs d'épaves.

Outre les profits de la lettre ornée, le tambour a l'agrément de recevoir des lettres bien plus confortables en allant se livrer sous la fenêtre de tous les grades de la compagnie à des rrrra et à des fla qui varient d'importance depuis le colonel jusqu'au simple caporal. — Rien n'est plus flatteur pour un caporal que de le réveiller le 1er janvier, à cinq heures du matin, par une aubade. Cela pose avantageusement un homme dans le quartier.

Il est probable que le tambour augmente aussi son petit casuel à l'aide des lettres que les capitaines féroces allouent par tête de garde national réfractaire et qui parvient à découvrir l'adresse. Mais nous nous occuperons plus spécialement de ce fait dans l'article que nous consacrerons à la physiologie du Réfractaire, qui est bien digne de trouver place dans notre galerie des mœurs de-nationalesques.

Les heures de loisir du tambour de la garde nationale sont généralement employées par ce fonctionnaire public à causer littérature dans les cabinets particuliers des marchands de vin. Rien n'altère comme les discussions littéraires si lorsqu'il rentre dans son domicile conjugal, le tambour, qui a la vue faible et dont l'esprit soit peu troublée, tombe souvent dans une erreur déplorable qui consiste à prendre sa femme pour son instrument à peau d'âne.

Quelques heures de sommeil suffisent pour rendre à notre homme des sens plus pacifiques, et à son réveil il fume tranquillement sa pipe en enseignant son jeune fils les premiers élémens de la charge en douze temps, car il veut faire du jeune moutard un parfait garde national.

Si le tambour n'a pas de fils, il reporte toute son affection sur un caniche de la plus belle espérance, et il lui procure une foule de talens de société.

Quand le tambour est devenu vieux, quand ses moustaches sont passées du *chinchilla* au blanc argenté, quand ses *rrra* n'ont plus de suite et ses *fla* plus de vigueur, il prend ses invalides dans une loge de portier, et grâce à son ancien métier, il sait faire marcher au pas les locataires les plus indisciplinés.

LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 15 FÉVRIER, 1841.

SOIRÉE DE MONSIEUR ALEXANDRE.

C'est ce soir, Lundi, que va se trouver exaucé le vœu que nous avons exprimé (auquel se sont joints immédiatement tous les amateurs de la bonne gaîté de voir l'inimitable mime que nous avons le bonheur de posséder, favoriser notre public d'une de ses étonnantes représentations. Cette aimable condescendance est une véritable bonne fortune pour notre pauvre vieille ville de Québec qui passe habituellement sa vie à s'ennuyer et à faire une affreuse moue, reléguée qu'elle est sur son aride rocher, au fond des bois, entourée de bûches, jusqu'à ce que quelque bonne âme vienne agiter à son nez de joyeux grelots pour lui faire se déridier un peu.

Vous pensez peut-être, mes excellents lecteurs, que je vais vous conseiller/ vous porter en foule à la réunion à laquelle vous invite non pas Alexandre-le-Grand, mais Alexandre-l'Innombrable; non messieurs; non mesdemoiselles; vous dirai tout bas de ne pas vous rendre au théâtre: vous y seriez foulés, écrasés, chiffonnés et bien heureux encore serez-vous si vous n'y mourez pas à force de rire, ce qui serait fort inconvenant. Cependant si la curiosité féminine, que les hommes sont assez souvent possédés, prenait, malgré tout, le dessus, je vous conseillerais fort de la satisfaire de suite attendu que ce sera peut-être la seule occasion qui vous en sera offerte et que tout ce que vous pouvez attendre sera outre passé. Afin de donner une idée du genre de spectacle et du talent que déploie Mr. Alexandre, nous insérerons ici une traduction de l'impromptu qu'il inspira Sir Walter Scott lors de son séjour chez l'illustre romancier; nous ne voulons qu'en reproduire l'idée car notre prose ne pourrait nullement rendre le piquet des vers anglais:—

“ Jadis, dans la vieille Angleterre, on regardait d'un mauvais œil celui qui portait deux figures sous le même capuchon: que devrait-on vous dire, à vous qui possédez un si grand nombre de visages? Hier soir, sous un seul capuchon se sont montrées vingt têtes différentes. Voyons, habile imposteur, dites-moi la vérité: Êtes-vous, beau ou laid, vieux ou jeune, homme, femme ou enfant, chien ou souris? Réunissez-vous dans un seul tous les êtres vivans d'

aison ? Que dis-je, tous les êtres vivans ! vous nous en offrez aussi tous les tensiles : scie, rabot, tourne-vis. Mais avant tout, n'êtes-vous qu'un seul individu ? Il me semble que vous devez être au moins Alexandre et Compagnie, mais non : c'est une troupe, une réunion, un rassemblement ; et moi, *shériff*, dois remplir les devoirs de ma place. Oui, au lieu de chanter toutes vos merveilles, je devrais lire le *riot-act* et vous ordonner de vous disperser."

GRANDISSIME GASCONADE.

Le gouverneur-général en inaugurant sa mesure favorite de l'union des provinces a cru devoir favoriser les nouveaux mariés d'une proclamation qui nous paraît digne d'être éternisée dans les pages du *Fantasque* dont elle a parfaitement opté le style moqueur, à l'esprit près. Nous allons la citer en y intercallant simplement nos propres idées afin qu'on ne confonde point les opinions de son auteur avec les nôtres : —

(Nous passons les titres du titre ; on trouvera plus loin assez de bêtises pour pas regretter celles-là. C'est tout simplement la description d'un poulet paré s plumes du coq.)

SYDENHAM.—PROCLAMATION.

" En obéissance aux ordres de la Reine, j'ai aujourd'hui pris le gouvernement de la province Canada. Le haut et le bas Canada, séparés pendant cinquante ans, sont encore une fois unis, et formeront dorénavant une seule province, *soumise* à une seule administration.

Dites *asservie*, *soumise* ne passera pas.

" A mon arrivée dans le Bas-Canada, je déclarai qu'un des principaux objets de ma mission est de mettre fin à la suspension de la constitution dans cette province et de rendre à ses habitants le bénéfice complet des institutions britanniques.

Vous avez fait cette déclaration il est vrai ; mais nous savons ce qu'en vaut une.

" Cet objet est accompli. Par l'acte impérial qui fitz l'union, le gouvernement représentatif est établi, et ce contrôle du peuple sur ses propres affaires, qui est regardé comme le plus haut privilège des Anglais, lui est encore une fois rendu.

Il est farceur, le contrôle. Après moi s'il en reste n'est-ce pas ?

" L'acte qui pourvoit à cela, attache à cet octroi certaines conditions sur lesquelles la législature provinciale ne peut exercer aucune autorité, tandis qu'il laisse à l'arbitrage définitif de cette législature toutes questions autres que celles que le parlement impérial, dans sa sagesse, a cru essentiel de décider lui-même : la réunion législative, l'établissement d'une administration sûre et ferme du gouvernement, et le maintien des relations convenables de colonie et de métropole. On s'est étudié à tromper les ignorants et particulièrement quelques-uns de nos co-sujets d'origine française sur ce point ; à représenter ces dispositions comme injustes, à les traiter comme susceptibles de changement ici, et à exciter une opposition qui ne pourrait être qu'aussi mal-sante qu'elle sera nécessairement inutile.

Beau dommage ! Rira bien qui rira le dernier.

" Je me flatte ce pendant que ces efforts seront infructueux, et j'en appelle à la loyauté et au sens des habitans du Bas-Canada, de quelque origine qu'ils soient, dans l'assurance qu'ils ont du pouvoir qui leur est maintenant remis entre les mains, de manière à justifier la confiance que notre souveraine et le parlement impérial ont reposée en eux, et à participer cordialement à un effort pour avancer les intérêts communs de la province unie.

Les habitans du Bas-Canada ont assez de bon sens pour faire toutes ces choses-là ; mais ils commencent à se fatiguer de jouer le rôle de la patte du chat.

" Dans le Haut-Canada, le sentiment du peuple a été pleinement et librement exprimé, par ses organes constitutionnels, sur la grande question de l'union elle-même, et sur les principes sur lesquels elle devait être basée.

Voyez comme le Bas-Canada fait une belle figure dans tout cela ! C'est bien à monsieur Sydenham de n'avoir pas juré sur son âme et sur sa conscience que nous a consultés et que c'est sur notre supplication qu'il s'est décidé à demander la réunion des provinces.

Ces principes ont été adoptés par le parlement impérial, et ce sera toujours pour moi une de la plus grande satisfaction que mes humbles efforts aient aidé à l'accomplissement d'une œuvre qui, comme je le crois fermement, assurée à cette province, (le Haut-Canada), pour laquelle j'éprouve des sentiments d'affection aussi bien que d'intérêt, des avantages qu'elle n'aurait autrement atteints.

Allons, dérouille tes écus, pauvre Bas-Canada; paie les dettes de ton mariage à l'honneur d'inspirer des sentiments d'affection et d'intérêt à monsieur, Thomas. Voilà qui est naïf.

Habitants de la province du Canada ! puissiez-vous dorénavant être unis de sentiment comme, de ce jour, vous l'êtes de noir. Qui pourrait visiter, comme il a été ma bonne fortune de le faire, les régions étendues qui sont, maintenant, réunies sous une domination commune, ne pas reconnaître les immenses ressources qu'elles présentent pour tout ce qui peut contribuer au bien-être et au bonheur de l'homme ? Faisant partie du puissant empire de l'Angleterre, protégés par ses armes, aidés de ses trésors, admis à tous les bénéfices du commerce comme ses citoyens, votre liberté garantie par ses lois, et vos droits soutenus par la sympathie de ses habitants vos co-sujets, aucun pays du monde ne jouit d'une meilleure position que celle du Canada.

Comme cela sonne bien sur le papier ! Gardez votre empire, vos terres, votre liberté. Tout cela est bon à jeter aux chiens. Si vous nous laissez tranquillement tranquilles nous ne vous en demanderions pas davantage.

C'est à vous, ses habitants, de cultiver ces avantages, de profiter de l'ère nouvelle qui s'ouvre devant vous. Notre gracieuse souveraine et le peuple d'Angleterre attendent avec anxiété le résultat du grand changement qui vient de s'accomplir aujourd'hui.

Ce qui veut dire : Cultivez bien vos champs afin que nous fassions bonne récolte.

Le premier vœu de la Reine est de régner dans les cœurs de ses sujets et de sentir qu'ils sont contents et prospèrent sous son gouvernement doux et juste ; son parlement et son gouvernement, en vous conférant de nouvelles institutions, n'ont cherché que votre bonheur et votre avantage. En vos mains est maintenant votre sort ; et de la manière dont vous saurez profiter, l'occasion dépend votre destinée.

La Reine s'y prend d'une curieuse façon pour régner dans les cœurs de ses sujets. Ils y sont très sensibles.

Puisse le dispensateur tout sage des événements régler vos actes de manière qu'ils tendent à établir la paix et le bonheur parmi vous, et puisse-t-il répandre ses bénédictions sur cette œuvre dont il a été mon devoir agréable de vous annoncer aujourd'hui l'accomplissement.

Le "dispensateur tout sage des événements" ne se mêle pas de transiger de l'espèce de l'Union.

Si je sais vraiment comment on s'y comporte
Je veux mes enfants que le ——— m'emporte.

Ici se trouve placé et pour tout achever, le grand *Sot* de la Province.

D'UN THEATRE OUL'ON ADORE TOUTES SORTES DE PIECES, MAIS SURTOUT
LES PIECES D'ARGENT.

Un entrepreneur en grand et qui a réuni une troupe fort distinguée dans le genre de la déception, a donné, le 10 du courant, à l'hôtel du gouvernement à Montréal, une première et peut-être dernière représentation de la nouvelle comédie, sur un sujet usé, intitulée : *Le mariage forcé*, pièce écrite expressément pour les acteurs qui y ont figuré par un obscur individu très connu, du nom de James Stuart, dans laquelle l'auteur joua l'un des principaux et des plus vilains

Nous aimerions à pouvoir donner une description étendue de cette société dramatique ; mais, comme on appréhende de voir sous peu répéter à bec et insignifiant spectacle, nous pensons qu'une légère description de cette comédie suffira pour mettre nos citoyens en état d'en juger lorsque l'occasion s'en présentera.

Abord on avait répandu, dans le but d'attrapper les badauds, de nombreuses lettres, petites, moyennes et grandes, écrites en ce véritable style *flonéur, puff* et si bien comme de certaines gens que je n'ai pas besoin de désigner du qu'on voit leurs noms et sobriquets en tête de toutes les plus ébouriffantes et plus sangrenues proclamations qui paraissent sous l'autorité et avec l'approbation de notre souverain reine qui s'embarrasse beaucoup moins de savoir ce que nous devenons en Canada que de bien s'assurer que son grand Cobourg ne lui fasse pas des traits. N'importe, il ne s'agit pas de cela, mais d'une autre comédie qui coûtera encore plus cher que l'autre.

Les acteurs tirés par les belles promesses qu'on leur avait faites, des pauvres d'esprit se rendent en foule à la fameuse représentation. La salle était passablement remplie malgré le penchant irrésistible qu'ont les directeurs pour l'extinction des lumières. D'ailleurs on y a vu à satiété les étoiles en plein midi ; la lune fit beaucoup d'effet malgré les nuages épais qui obscurcissaient l'horizon. Lorsque tout fut prêt, l'orchestre commença par vouloir faire de l'harmonie ; comme chacun s'évertuait à faire le plus de bruit possible afin d'être remarqué, ce ne fut qu'un tintamarre confus dans lequel on distinguait seulement le galop des fripons avec variations de bassons et de bassets ; on ne s'y reconnaissait plus ; le chef d'orchestre avait beau mettre deux cordes à son archet, il venait par la flûte s'en aller par le tambour. Enfin le rideau qui cachait les acteurs se leva ; alors on put voir qu'ils n'avaient rien négligé pour attraper de l'argent et jeter de la poudre aux yeux.

Le spectacle commença par la chanson bien connue :

Les gueux, les gueux
Sont des gens heureux
Ils s'aident entr'eux
Vivent les gueux !

Cet air de refrain fut repris vingt fois en chœur et exécuté avec un enthousiasme qui ne permettait que les acteurs entraient parfaitement dans leur rôle. On vit paraître alors une belle et bonne jeune fille au visage ouvert et réjoui ; son air montait tout d'abord qu'elle était bien élevée, bonne ménagère, économique et juste-faite pour rendre heureux le mari qui saurait gagner son affection. Elle se tenait sous son bras une bourse qui paraissait bien garnie, c'était le fruit de ses économies ; autour d'elle on voyait se presser à qui mieux mieux toutes sortes de mauvais garnements au visage sinistre ; ils avaient beau s'efforcer de faire des gentillesses pour plaire à la jeune fille, on voyait facilement qu'ils n'entraient que pour enlever son argent ; ils s'en seraient même emparé de force s'ils n'avaient eu quelques revers de main, car notre jeune fille paraissait être favorisée par le ciel et n'avait pas l'air d'être robuste et ne semblait nullement disposée à écouter les balivernes que débitaient ses adorateurs empressés. Elle se serait même débarrassée d'eux si sa mère, en qui elle avait une confiance sans borne, ne fût point venue, de sa propre autorité, pour la forcer à écouter les propositions de l'un d'entr'eux, qui avait insinué dans ses bonnes grâces par l'entremise d'un tiers à qui le père du jeune homme avait promis une bonne part de la dot s'il parvenait à faire réussir son

mariage. C'était en vain que la fille assurait ne point l'aimer, ne ressentir aucune sympathie pour lui ; elle avait beau faire observer à sa mère que ce qu'elle lui destinait était un extravagant qui sous des dehors assez agréables cachait un cœur ingrat qui ne savait pas seulement travailler ; qui ne pensait qu'à dépenser son argent en frivolités ; qui n'avait aucune affection pour elle qui maltraiterait sa mère elle-même s'il en avait l'occasion ou la force ; la mère n'en fit rien entendre et malgré les pleurs et les supplications de sa fille elle la contraignit à donner sa main à celui qu'elle ne pouvait point estimer.

On alla donc chercher un notaire pour dresser le contrat. Celui-ci, qui avait été nommé chevalier, mais qui, au fond, n'était qu'un chevalier d'industrie, se tendit avec l'entremetteur de cette belle union mal assortie pour insérer dans les clauses entortillées en style de droit, au moyen desquelles une bonne partie de la dot leur revenait par des chemins détournés. De cette façon le prétendu devait se trouver par la suite frustré des avantages qu'il croyait devoir retirer de sa belle supercherie. Bref, le mariage eut lieu ; et, chose qui ne surprendra personne, le notaire et l'entremetteur furent les seuls qui en témoignèrent beaucoup de joie ; car l'époux lui-même ne paraissait nullement flatté de l'indifférence que lui montrait sa belle fiancée. Quant à cette dernière, elle semblait résignée à son sort pour le moment ; mais dans ses yeux on voyait luire l'espoir d'obtenir un divorce, ou, à défaut de cette ressource, la ferme détermination de se venger de mille façons de la déception dont elle se voyait la victime. Toujours noces se célébrèrent-elles avec beaucoup de pompe, grâce aux beaux écus de la fiancée. On vit, comme à toutes les fêtes de ce genre, nombre de parasites chercher les souliers de l'amphytrion pour avoir à dîner, nombre de faux amis féliciter le prétendu sur son bonheur domestique qu'ils se promettaient bien de trouver dès qu'ils en auraient l'occasion.

Nous avons donné simplement les traits généraux de cette pièce à laquelle assista un auditoire fort nombreux ; nous nous y attendions bien, car quand les grands sots font des sottises ils trouvent toujours assez de petits sots pour les admirer. Nous ajouterons seulement que des personnes que nous ne nommerons point sont en ce moment occupées nuit et jour à la composition d'une autre comédie qui sera intitulée : *La séparation, ou les suites d'un mariage forcé*. Cette pièce grand spectacle sera montée à grands frais et se jouera en Canada avant qu'il s'en soit écoulé cent ans. Ceux qui désirent y prendre un rôle sont priés de s'instruire autant que possible, d'embrasser des principes inébranlables, de tenir une conduite irréprochable ; de se former un caractère indépendant et ferme ; d'avoir confiance en Dieu, en leur bonne cause, en la justice éternelle des peuples, et de ne se fier qu'à eux-mêmes pour leur réussite.

DES recherches ayant été faites avec l'intermédiaire du Secrétaire d'Etat pour les Colonies par les amis de M^r. PATRICK DELMOUR, que l'on suppose avoir perdu la vie dans les insurrections en Canada, pour information relative à l'état de ses affaires ; on prie tout citoyen qui pourrait posséder quelque information à ce sujet, de vouloir bien les communiquer au Bureau, pour les transmettre aux parties qu'elles concernent.

Par ordre,

T. C. MURDOCH,
Secrétaire en Chef.

Maison du Gouvernement,
Montréal, 15 Janvier 1841.

À être publié dans la Gazette Officielle et autres journaux, durant l'espace de deux semaines.